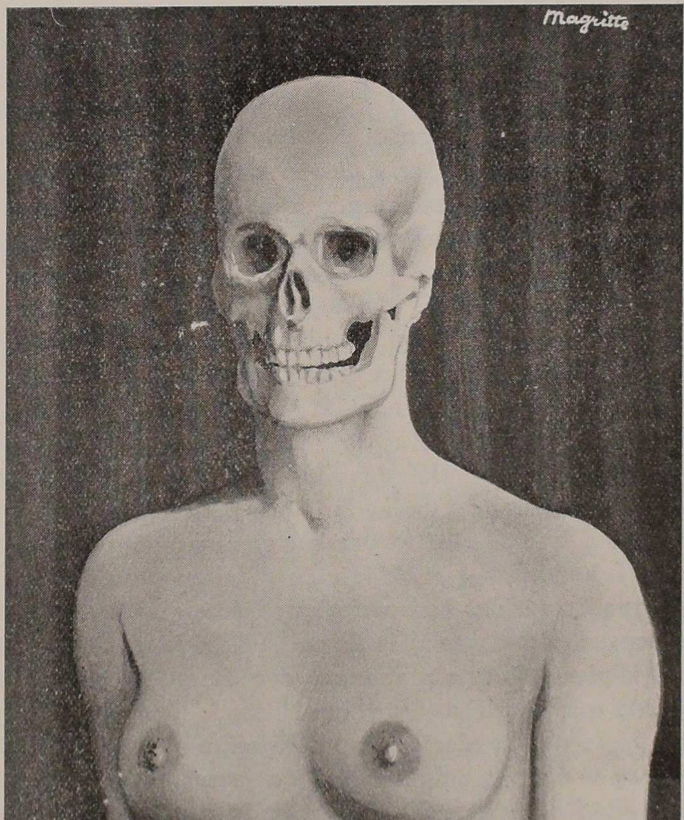
A E.B. de W. 1957.

# BULLETIN INTERNATIONAL
DU
# SURRÉALISME

N° 3 Publié à Bruxelles
par le Groupe surréaliste en Belgique
20 AOUT 1935 PRIX : 1,50 Fr.




LA GACHEUSE

SOMMAIRE

1) LE COUTEAU DANS LA PLAIE.
2) André BRETON : Discours au Congrès des Ecrivains pour la défense de la Culture

Illustrations de René MAGRITTE et Max SERVAIS

# Le couteau dans la plaie

La situation révolutionnaire mondiale s'étant trouvée gravement transformée par les événements politiques de ces derniers mois, nous croyons devoir préciser notre position vis-à-vis de ce nouvel état de fait.

Nous faisons tout particulièrement allusion au pacte franco-soviétique et à la déclaration de Staline concernant la défense nationale.

Jusqu'à présent, notre attitude à l'égard de la politique internationale de l'U.R.S.S., depuis la mort de Lénine, a été celle de la réserve. Nous estimions qu'il fallait éviter autant que possible de critiquer les dirigeants d'un peuple qui avait accompli une révolution considérable et en qui nous placions les plus grandes espérances. Mais aujourd'hui nous nous trouvons forcés de nous demander si les chefs actuels de l'U.R.S.S. ne se sont pas écartés dangereusement de la grande, de la meilleure tradition marxiste, celle de la Première Internationale, celle de Lénine et celle des Congrès de Zimmerwald et de Kienthal.

Nous ne mettons pas en cause, cela va sans dire, certaines mesures opportunistes qui n'en sont pas moins rigoureusement défendables et dont les résultats ne peuvent qu'être favorables à la cause prolétarienne.

Rappelons, une fois de plus, ce qu'écrivait Lénine, parlant de l'appui donné aux Bolchéviks par le monarchiste français de Lubersac dans la campagne militaire de l'Allemagne contre la Russie soviétique :

> J'ai serré la main du monarchiste français, et nous savions fort bien pendant ce temps que chacun de nous eût volontiers fait pendre son « partenaire ». Mais nos intérêts coïncidaient pour l'instant. Contre l'offensive des rapaces allemands, nous avons utilisé, dans l'intérêt de la révolution socialiste russe et internationale, les contre-intérêts tout aussi rapaces des impérialismes adverses.

Et Lénine concluait :

> Je ne balancerai pas une minute à conclure une « entente » semblable avec les rapaces de l'impérialisme allemand au cas où l'offensive des troupes franco-anglaises l'exigerait. Et je sais parfaitement que ma tactique recevra l'approbation du prolétariat conscient de Russie, d'Allemagne, de France, d'Angleterre et d'Amérique, en un mot, du monde civilisé tout entier.

Mais ces déclarations entièrement défendables dans le sens très précis que leur accordait Lénine, ne sauraient servir de justification à l'alliance politico-militaire entre la France et les Soviets. Nous n'hésitons pas à qualifier de nettement anti-marxiste, c'est-à-dire de nettement en contradiction avec tous les faits observables, le fait de proclamer que seul le fascisme prépare la guerre et par conséquent que les nations bourgeoises non fascisées, fussent-elles aussi férocement impérialistes que la France, sont une garantie de paix au même titre que l'Etat prolétarien.

Ce sophisme, qui est le plus solide point d'appui des défenseurs de l'Accord, ne saurait en imposer à quiconque garde quelque liberté critique.

D'autre part, il est clair que la déclaration de Staline engage la Troisième Internationale. Cela aussi ne manquera pas et n'a pas manqué déjà de jeter le désarroi dans les esprits. Cette déclaration semble bien avoir été imposée au Secrétaire du parti communiste russe par la France, exigeant comme condition de la signature du pacte la suppression de toute propagande antimilitariste à l'intérieur de ses frontières. En fait, il nous semble que l'on s'achemine vers un bloc gouvernemental Daladier-Blum-Cachin, vers une collaboration qui serait la manifestation concrète du recul du mouvement révolutionnaire.

Contrairement à ce qu'affirment les défenseurs du pacte, il est clair que les menaces de guerre se trouvent précisées du fait même que les Etats capitalistes auront moins d'hésitation à engager un conflit, s'ils peuvent compter sur la participation éventuelle des partis communistes à la défense nationale.

Une remarque encore : la N.E.P., que les organes communistes invoquent abondamment, était considérée ouvertement par Lénine comme une défaite du prolétariat, alors que l'on s'efforce, par une campagne d'opinion qui nous est insupportable, de présenter l'accord franco-soviétique

comme une victoire du prolétariat sur la bourgeoisie.

En Belgique, où le parti communiste est beaucoup plus faible qu'en France, on peut se demander avec inquiétude quelles seront les conséquences de la reprise des relations officielles avec la Russie soviétique.

Parmi les arguments que l'on oppose à ceux qui, comme nous, s'alarment de la politique internationale de l'U.R.S.S., deux surtout sont à retenir :

1) L'U.R.S.S. est menacée d'une offensive impérialiste dont l'Allemagne prendrait la tête;

2) Il est légitime que l'U.R.S.S. assure son existence propre jusqu'à se désintéresser du mouvement révolutionnaire mondial, le prolétariat ne se révélant pas assez mûr pour une révolution en Europe occidentale tout particulièrement.

S'il fallait admettre l'éventualité d'une action militaire concertée de la part des bourgeoisies d'Occident contre l'U.R.S.S., nous pensons que la menace japonaise et la possibilité d'une entente entre le Japon et l'Allemagne, suffisent à justifier, du point de vue strict de la « nation » U.R.S.S., son entrée à la S.D.N. et sa politique d'alliances. Mais il en découle nécessairement que les intérêts de cette U.R.S.S. ne se confondent plus désormais, comme on voudrait nous le faire croire, avec les intérêts du prolétariat mondial. Le deuxième argument nous semble plus spécieux encore. Sans doute, c'est en fonction de la faiblesse révolutionnaire du prolétariat occidental que Lénine et Trotsky, déjà, se décidèrent à concentrer leurs efforts sur l'Asie, dans la pensée d'atteindre indirectement par ce moyen les Etats bourgeois d'Occident et, en particulier, l'Angleterre. Mais, à notre sens, cette incontestable faiblesse du prolétariat, loin d'être la justification de l'abdication doctrinale et pratique que l'on nous propose, ne peut que contraindre tout révolutionnaire à une intransigeance marxiste essentielle, laquelle n'exclut nullement, quoi qu'on en ait dit, toutes les souplesses tactiques. Il faut le répéter, nous ne sommes pas des politiciens. Mais comment ne pas nous prononcer violemment contre le pacte franco-soviétique, dans la mesure où il donne lieu à une propagande confusionnelle extrêmement dangereuse, comment ne pas se révolter contre les paroles de Staline qui menacent la Troisième Internationale d'un affaiblissement que l'on ne peut sous-estimer, et comment ne pas s'élever de la manière la plus catégorique contre cette subordination de la Troisième Internationale à la politique extérieure de l'U.R.S.S.

Nous protestons contre la notion de l'U.R.S.S. « patrie des travailleurs », car le mythe de patrie et, à plus forte raison, le mythe de patrie culturelle dont on parle de plus en plus, nous paraît relever de l'idéologie la plus pernicieuse qui soit. Outre que le mot de culture éveille à juste titre la méfiance (nous n'acceptons de la culture que ce qui nous fait prendre conscience du présent en vue du passage violent à l'avenir), nous sommes d'accord avec André Breton, lorsqu'il dit dans le discours que prononça pour lui Paul Eluard, au Congrès des Ecrivains pour la Défense de la Culture : « ... il s'agit pour nous d'un legs universel qui ne nous rend pas moins tributaires de la pensée allemande que de toute autre ».

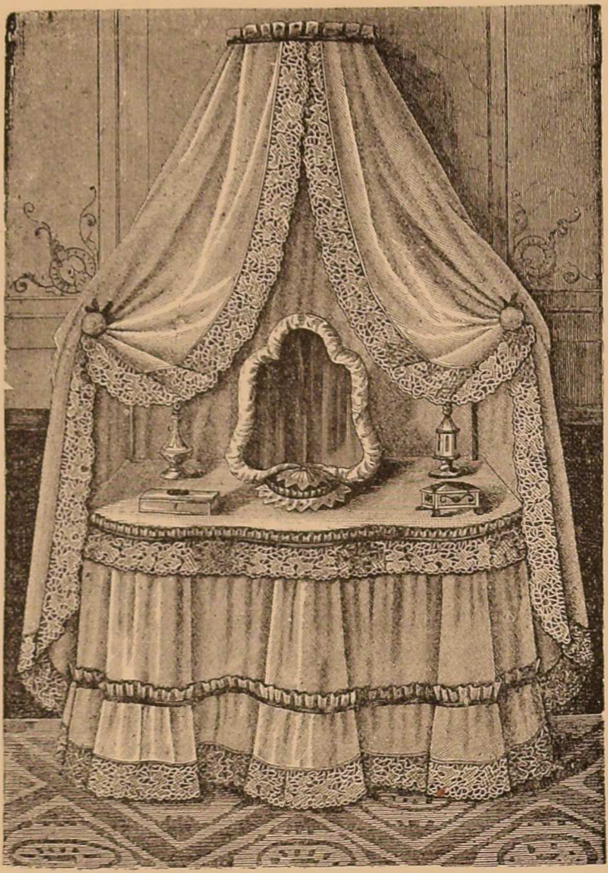
Nous affirmons, une fois encore, que la libération de l'esprit humain ne peut être cherchée dans d'autres voies que celles de la Révolution prolétarienne mondiale.

René MAGRITTE, E.-L.-T. MESENS, Paul NOUGE, Jean SCUTENAIRE, Maurice SINGER, André SOURIS.

Achille CHAVEE, Jean DIEU, Fernand DUMONT, Marcel HAVRENNE, André LORANT, Albert LUDE.

Marcel LECOMTE.

Max SERVAIS.



# Discours d' André BRETON au Congrès des Ecrivains pour la défense de la Culture

*Nous ne savons comment qualifier le Comité organisateur du Congrès. Il commença par refuser la parole à André Breton. Ensuite, après quelles démarches énergiques ou désespérées de nos amis, il permit à Paul Eluard de lire le texte reproduit ci-dessous mais dans les plus mauvaises conditions, après avoir favorisé un courant d'hostilité dans la salle. Il empêcha le poète Vitezslav Nezval, seul représentant invité de la Tchécoslovaquie, de lire son discours parce que celui-ci défendait une position semblable à la nôtre.*

*Il faut que les intellectuels belges connaissent le discours d'André Breton dont le contenu a reçu notre entière approbation.*

Ce n'est assurément pas par hasard qu'en juin 1935, nous nous trouvons réunis dans cette salle et que, pour la première fois, une telle discussion s'engage à Paris. Cette discussion, il serait absolument vain de vouloir faire abstraction de ce qui a pu la déterminer à se produire dans ces conditions particulières de temps et de lieu. Il serait absolument faux de prétendre éluder du débat tout ce qui n'est pas la considération stricte des moyens propres à assurer la défense de la culture. Ne pourrait s'ensuivre que la plus écœurante vaticination. Soulignons au contraire que cette discussion a lieu au lendemain de la signature du pacte d'assistance franco-soviétique et de la déclaration de Staline dont on a pu lire dans l'« Humanité » que s'y résigner « c'est dur » et qu'elle retentit « comme un coup de tonnerre ».

Tout homme à qui la passion politique n'a pas fait perdre l'intégrité de son jugement ne peut, je pense, que condamner les moyens employés pour provoquer à ce sujet, d'un jour à l'autre, en U.R.S.S. et en France, un revirement complet de l'opinion. Que n'avait-on fait, durant des années, pour nous accoutumer à l'idée d'une agression possible de la France contre l'U.R.S.S. ! N'est-il pas vrai que la France principale bénéficiaire du traité de Versailles — comment cesserions-nous d'être pour la revision de ce traité inique ? — que la France armée jusqu'aux dents, que la France ultra-impérialiste encore toute stupide d'avoir couvé le monstre hitlérien, n'est-il pas vrai que c'est cette même France que voilà tout à coup justifiée devant la conscience universelle dans le passé immédiat, que voilà même invitée, en

échange d'une aide problématique qu'elle accorderait à l'U.R.S.S. en cas de guerre, à précipiter le cours de ses armements ? Sur ce point tout démontre que ce n'est pas notre accord qu'on cherche à obtenir mais bien notre soumission. Si le rapprochement franco-soviétique s'impose dans la période actuelle aux dirigeants de l'U.R.S.S. comme une nécessité, comme une **dure** nécessité, si les révolutionnaires doivent se pénétrer de cette nécessité comme force leur a été de se pénétrer, il y a des années, de celle de la N.E.P., encore ne doivent-ils pas se laisser mener en aveugles ni se prêter avec volupté à un sacrifice plus grand encore que celui qu'on exige d'eux. Gare au fidéisme qui guette ! Si le rapprochement franco-soviétique s'impose, c'est moins que jamais le moment de nous départir de notre sens critique : à nous de surveiller de très près les **modalités** de ce rapprochement. Dès lors que la France bourgeoise y est intéressée prenons garde : en tant qu'intellectuels il nous appartient de demeurer plus particulièrement méfiants à l'égard des formes que peut affecter, avec l'U.R.S.S., son rapprochement culturel.

Pourquoi ? Il est bien entendu que nous sommes entièrement acquis à l'idée d'une collaboration étroite entre les deux peuples sur les plans scientifique et artistique. Nous n'avons jamais cessé d'affirmer que la culture prolétarienne, selon les paroles mêmes de Lénine, devant « apparaître comme la résultante naturelle des connaissances conquises par l'humanité sous le joug capitaliste et sous le joug féodal », la considération attentive de la littérature occidentale même contemporaine s'impose à l'écrivain soviétique non moins que la considération attentive de la littérature soviétique à l'écrivain d'Occident. De même que l'œil de celui-ci doit embrasser, comme le dit Romain Rolland, « les grands tableaux de vie collective que présentent les principaux romans soviétiques » qui sont une école de l'action, de même celui-là doit continuer à avoir un regard pour ce que Romain Rolland nomme encore « les grandes provinces de la vie intérieure » que reflète la littérature occidentale. Il est assez significatif que Romain Rolland, traitant « du rôle de l'écrivain dans la société d'aujourd'hui », en arrive à cette conclusion lapidaire : « Il faut rêver », a dit Lénine. « Il faut agir », a dit Gœthe. Le surréalisme n'a jamais prétendu autre chose, à ceci près que tout son effort a tendu à la résolution dialectique de cette opposition. « Le poète à venir, écrivais-je en 1932, surmontera l'idée déprimante du divorce irréparable de l'action et du rêve... Il maintiendra coûte que coûte en présence les deux termes du rapport humain par la destruction duquel les conquêtes les plus précieuses deviendraient instantanément lettre morte : la **conscience objective des réalités** et leur **développement interne** en ce que, par la vertu du sentiment individuel d'une part, universel d'autre part, il a jusqu'à nouvel ordre de magique. » Cette interprétation de l'action et du rêve, fonction qu'elle est, notamment, de l'interprétation de la littérature soviétique et de celle des pays encore capitalistes, en attendant la fusion de ces deux littératures dans celle de la société sans classes, est tout ce que nous avons cherché, tout ce que nous chercherons encore à rendre plus profond et plus effectif.

Mais cette attitude, depuis longtemps définie pour la nôtre, nous met tout particulièrement en garde, je le répète, contre le tour que peut prendre le rapprochement culturel franco-soviétique à partir du moment où le gouvernement bourgeois de ce pays en fait **tout extérieurement** sa propre cause et où nous avons lieu de penser qu'il s'efforcera de le faire tourner contre nous. Qu'il s'efforcera de le faire tourner à l'abandon des idées sur lesquelles il importait jusqu'à ces derniers jours que les révolutionnaires se montrassent irréductibles. Qu'il s'efforcera, par le jeu des échanges de porter atteinte au moral de la classe ouvrière. Voici tout à coup, en plein resserrement des contradictions qui manifestement ne l'épargnent pas plus que les autres nations capitalistes, voici tout à coup la France réhabilitée, voici M. Laval de retour avec son petit certificat de complaisance. Voici la France qui va pouvoir prendre des airs de sœur aînée de la République soviétique, je dis bien des airs protecteurs : l'impérialisme français n'avait besoin que de ce masque pour se faire encore plus insolent. Sur le plan intellectuel, si l'on peut dire, attendons-nous à ce que les services de propagande du Quai d'Orsay en profitent pour déverser sur l'U.R.S.S. le flot d'insanités et de canailleries que la France tient à la disposition des autres peuples sous forme de journaux, de livres, de films et de tournées de la

Comédie Française. Ce n'est pas de gaîté de cœur que nous verrons tout cela aller rejoindre les œuvres complètes de Maupassant, les pièces de Scribe, de Claudel et de Louis Verneuil qui avaient déjà pu s'introduire là-bas impunément. Ces diverses considérations nous obligent à nous tenir en état **d'alarme.**

Nous proclamons cet état d'alarme parce qu'en voulant justifier l'abandon de certains des plus vieux mots d'ordre bolchevistes, on nous semble s'être beaucoup trop hâté, on nous semble avoir commis des erreurs, qui pourraient comporter des conséquences graves. Du point de vue marxiste, il est par exemple absolument désemparant de lire dans l' « Humanité » : « Si les prolétaires, pour reprendre le mot de Marx, « n'ont pas de patrie », ils ont pourtant, dès à présent, eux les internationalistes, quelque chose à défendre : c'est le patrimoine culturel de la France, ce sont les richesses spirituelles accumulées par tout ce que ses artistes, ses artisans, ses ouvriers, ses penseurs ont produit. » Qui ne voudra voir là une tentative de rénovation — en contradiction complète avec la doctrine de Marx — de l'idée de patrie, dont la dernière partie de la phrase que je viens de citer constitue une définition très passable ? Il est parfaitement précisé ici qu'il s'agit pour le travailleur français de défendre le patrimoine culturel de la France et, qui pis est, il est incontestablement sous-entendu qu'il s'agit de le défendre contre l'Allemagne. Alors que, dans tous les derniers conflits armés, la détermination de l'agresseur s'est avérée finalement impossible, on prépare le prolétariat français à faire porter toute la responsabilité d'une nouvelle guerre mondiale sur l'Allemagne, on le dresse en fait, comme aux plus beaux jours de 1914, contre le prolétariat allemand.

Nous, surréalistes, nous n'aimons pas notre patrie. En notre qualité d'écrivains ou d'artistes, nous avons dit que nous n'entendions aucunement rejeter le legs culturel des siècles. Il est dommage qu'aujourd'hui nous soyons obligés de rappeler qu'il s'agit pour nous d'un legs **universel** qui ne nous rend pas moins tributaires de la pensée allemande que de toute autre. Mieux encore, nous pouvons dire que c'est avant tout dans la philosophie de langue allemande que nous avons découvert le seul antidote efficace contre le rationalisme positiviste qui continue ici à exercer ses ravages. **Cet antidote n'est autre que le matérialsme dialectique comme théorie générale de la connaissance.** Aujourd'hui comme hier, c'est au rationalisme positiviste que nous continuons à en avoir. C'est lui qu'intellectuellement nous avons combattu, que nous combattrons encore comme **l'ennemi dans notre propre pays.** Nous demeurons fermement opposés à toute revendication par un Français du seul patrimoine culturel de la France, à toute exaltation en France du sentiment français.

Nous refusons pour notre part de refléter, dans la littérature comme dans l'art, la volte-face idéologique qui s'est traduite récemment, dans le camp révolutionnaire de ce pays, par l'abandon du mot d'ordre : transformation de la guerre impérialiste en guerre civile. Encore qu'il nous paraisse fallacieux de soutenir qu'une guerre qui mettrait aux prises l'Allemagne d'une part, la France et l'U.R.S.S. d'autre part, ne serait pas une guerre impérialiste (comme si l'impérialisme français, du seul fait du pacte de Moscou, pouvait en pareil cas cesser d'être lui-même ! Faut-il admettre que cette guerre serait à demi impérialiste ?) nous ne travaillerons pas, en rectifiant notre attitude à l'égard du patrimoine culturel français, à l'étouffement de la pensée allemande, de la pensée allemande, avons-nous dit, si agissante d'hier dont on ne peut manquer d'être faite la pensée allemande révolutionnaire de demain. C'est de ce point de vue que nous contresignons sans réserves le manifeste du 25 mars 1935 du **Comité de Vigilance des Intellectuels** contre tout retour à l' « union sacrée ». Nous pensons, avec le **Comité de Vigilance,** que, « pour persuader le peuple allemand, ce n'est pas une bonne méthode de lui dire que Hitler (seul de tous les gouvernements capitalistes et fascistes !) veut la guerre ». Nous demandons que, sous aucun prétexte, l'Allemagne ne soit exclue des futures délibérations internationales pour le désarmement et pour la paix. Nous ne travaillerons pas à l'étouffement de la pensée allemande, nous nous y opposerons dans la mesure même où il pourrait servir à accréditer le sentiment de l'inévitabilité d'une guerre pour laquelle les travailleurs français partiraient plus allègrement parce que précédés non plus seulement du drapeau tricolore mais du drapeau tricolore et du drapeau rouge.

La ligne qui est depuis dix ans la nôtre, nous

n'avons nullement l'intention de la modifier à cette occasion. Nous avons déjà dit que notre ambition était de montrer quel usage pouvait valablement être fait, à notre époque et en Occident, du legs culturel. Sur le terrain poétique et sur le terrain plastique où nous nous situons spécialement, nous pensons toujours: 1° que ce legs culturel doit être constamment inventorié; 2° qu'on doit y faire la part, aux fins d'élimination rapide, de ce qui en constitue le poids mort; 3° que la seule partie recevable fournie par le reste doit être utilisée, non seulement comme facteur de progrès humain, mais encore **comme arme qui, au déclin de la société bourgeoise, se retrourne inévitablement contre cette société.** Pour nous éclairer dans le labyrinthe des œuvres humaines existantes, le jugement de la postérité est, à vrai dire, un guide assez sûr tant il est vrai que l'esprit de l'homme se déplace toujours à tâtons mais aussi toujours en avant. Il ne s'agit pas ici de substituer des désirs à des réalités : indépendamment de ce en quoi peut consister son « contenu manifeste », l'œuvre d'art vit dans la mesure où elle est sans cesse recréatrice d'émotion, où la sensibilité de plus en plus générale y puise de jour en jour un aliment plus nécessaire. C'est le cas, par exemple, d'une œuvre comme celle de Baudelaire dont je ne conçois pas que le prestige, auprès de nouvelles générations de poètes, même soviétiques, puisse cesser de grandir. Cette propriété, dont sont douées de loin en loin certaines œuvres artistiques, ne peut nous apparaître que fonction de leur situation très particulière dans le temps, de cet air de **figure de proue** qu'elles prennent par rapport aux circonstances historiques qui les ont déchaînées. Elles réalisent un équilibre parfait de l'externe et de l'interne : c'est cet équilibre qui leur confère objectivement l'**authenticité**, c'est cet équilibre qui fait qu'elles sont appelées à poursuivre leur carrière éblouissante sans être atteintes par les bouleversements sociaux. Le legs culturel, sous sa forme recevable, est avant tout la somme de telles œuvres au « contenu latent » exceptionnellement riche. Ces œuvres, en poésie aujourd'hui celles de Nerval,

MAX SERVAIS — L'AMBASSADEUR

de Baudelaire, de Lautréamont, de Jarry et non tant de prétendues œuvres « classiques » — les classiques que s'est choisie la société bourgeoise ne sont pas les nôtres — demeurent avant tout **annonciatrices** et leur rayonnement s'accroît sans cesse d'une manière telle qu'il serait vain, de la part d'un poète de notre temps, de s'opposer à leur détermination. Non seulement la littérature ne peut être **étudiée** en dehors de l'histoire de la société et de l'histoire de la littérature elle-même, mais encore elle ne peut être **faite**, à chaque époque, que moyennant la conciliation par l'écrivain de ces deux données très distinctes : l'histoire de la société jusqu'à lui, l'histoire de la littérature jusqu'à lui. En poésie, une œuvre comme celle de Rimbaud est à cet égard exemplaire et, du point de vue matérialiste historique, elle doit être revendiquée par les révolutionnaires non partiellement mais **intégralement**. On m'assure qu'à la dernière commémoration des morts de la Commune, l'Association des Ecrivains révolutionnaires de Paris a défilé devant le mur sous la bannière : « Aux militants de la Commune Rimbaud, Courbet, Flourens. » L'usage fait ici du nom de Rimbaud est abusif. Des révolutionnaires ne doivent pas répondre à la déloyauté de leurs adversaires par la déloyauté. C'est truquer les faits que de nous représenter Rimbaud — l'artiste et l'homme en proie à **tous** ses problèmes — comme parvenu en mai 1871 à une conception de son rôle qui serait opposable à celle des chercheurs poétiques d'aujourd'hui. Faire cela, ou encore prétendre impudemment que Rimbaud s'est tu « faute d'audience » — de la même manière, en jouant sur une simple homonymie, on a tenté jadis de nous faire confondre l'auteur des **Chants de Maldoror** avec l'agitateur blanquiste Félix Ducasse — c'est avancer sciemment un faux témoignage. Pour un révolutionnaire, le premier courage doit être de préférer la vie à la légende. Le Rimbaud véritable d'alors, acquis, certes, socialement à la cause révolutionnaire, n'est pas seulement l'auteur des **Mains de Jeanne Marie**, c'est aussi l'auteur du **Cœur volé**, ce n'est pas non plus exclusivement, comme on voudrait nous le faire croire, le très jeune « tirailleur de la Révolution » de la caserne de Babylone, c'est l'homme préoccupé au plus haut point de problèmes apparemment extérieurs à la Révolution, c'est celui que révèle tout entier la lettre dite « du Voyant », datée assez caractéristiquement du 15 mai 1871.

Dans la période présente, un de nos premiers devoirs culturels, un de nos premiers devoirs sur le plan littéraire est de mettre à l'abri de telles œuvres **pleines de sève** contre toute falsification de droite ou de gauche qui aurait pour effet de les appauvrir. Si nous en donnons pour exemple celle de Rimbaud, qu'il soit bien entendu que nous pourrions aussi bien mettre en avant celle de Sade ou, à certaines réserves près, celle de Freud. Ces noms, rien ne nous forcera à les renier, pas plus que rien ne nous forcera à renier les noms de Marx et de Lénine.

De notre place, nous soutenons que l'activité d'interprétation du monde doit continuer à être liée à l'activité de transformation du monde. Qu'il appartient au poète, à l'artiste d'approfondir le problème humain sous toutes ses formes, que c'est précisément la démarche **illimitée** de son esprit en ce sens qui a une valeur potentielle de changement du monde, qu'une telle démarche — en tant que produit évolué de la superstructure — ne peut que venir renforcer la nécessité du changement économique de ce monde. Nous nous élevons en art contre toute conception régressive qui tend à opposer le contenu à la forme, pour sacrifier celle-ci à celui-là. Le passage des poètes authentiques d'aujourd'hui à la poésie de propagande, tout extérieure comme elle est définie, signifierait pour eux la négation des déterminations **historiques** de la poésie même. Défendre la culture, c'est avant tout prendre en mains les intérêts de ce qui intellectuellement résiste à une analyse matérialiste sérieuse, de ce qui est viable, de ce qui continuera à porter ses fruits. Ce n'est pas par des déclarations stéréotypées contre le fascisme et la guerre que nous parviendrons à libérer à jamais l'esprit, pas plus que l'homme, des anciennes chaînes qui l'entravent et des nouvelles chaînes qui le menacent. C'est par l'affirmation de notre fidélité inébranlable aux puissances d'émancipation de l'esprit et de l'homme que tour à tour nous avons reconnues et que nous lutterons pour faire reconnaître comme telle.

« Transformer le monde », a dit Marx ; « changer la vie », a dit Rimbaud : ces deux mots d'ordre pour nous n'en font qu'un.

**A. B.**



EDITIONS NICOLAS FLAMEL
55, rue de Courtrai, Bruxelles (Ouest).

Bej 4.3.1.2.9